

La guerre des Boers [suite et fin]

Autor(en): **Aeppli, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **132 (1987)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La guerre des Boers (suite et fin)

par le lieutenant-colonel Pierre Aepli

IV: La guerre

La guerre des Boers peut être divisée en trois phases. Comme très souvent dans les guerres coloniales britanniques du XIX^e siècle, les Anglais subirent tout d'abord une sévère défaite, mais la suite des opérations ne correspondit plus à la tradition. La seconde phase vit bien, comme d'habitude, les Anglais se ressaisir, mais leurs victoires n'amenèrent pas la capitulation de l'ennemi et celui-ci, refusant les règles du jeu, entama une guérilla à laquelle l'armée britannique eut toutes les peines du monde à mettre fin.

Les défaites anglaises du début de la guerre

Le problème des Anglais, dans les semaines précédant l'envoi de l'ultimatum du 11 octobre, avait été de se mettre en mesure de renforcer les garnisons du Cap et du Natal. Celles-ci ne se montaient qu'à quelques milliers d'hommes face aux 40 000 Boers de l'Etat libre d'Orange et de la République du Transvaal.

Chamberlain et le cabinet britannique se trouvaient confrontés à trois grandes questions: combien fallait-il envoyer d'hommes en Afrique du Sud; par qui devaient-ils être commandés; quelle mission leur donner? Le

8 septembre, le cabinet décida de déplacer 10 000 hommes, sous le commandement du lieutenant général Sir Georges White, pour renforcer les troupes du Natal en précisant toutefois au commandant en chef qu'il ne devait pas pousser plus au nord que Ladysmith. White devait assurer l'arrivée ultérieure du premier corps d'armée de 47 000 hommes du général Buller. La nomination de celui-ci avait été difficile en raison des luttes d'influence des différentes factions du War Office où s'affrontaient les «Indiens» de Lord Roberts et les «Africains» du commandant en chef Lord Wolseley. Ce dernier avait triomphé et fait nommer Buller, officier sans génie mais respecté et aimé de la troupe et qui connaissait l'Afrique du Sud pour y avoir combattu les Zoulous.

*
* * *

White avait décidé de s'établir derrière les berges escarpées de la Tugela, à 30 km au sud de Ladysmith, pour compenser son infériorité numérique. Toutefois, peu avant d'arriver à Durban, le 7 octobre 1899, il apprit que le commandant de la garnison du Natal, le général Symons, en accord avec le gouverneur de la colonie, avait poussé ses troupes jusqu'à Dundee au nord de Ladysmith. L'obstacle de la Tugela se trouvait maintenant entre

White et la garnison et non plus entre cette dernière et les Boers.

Les Anglais craignaient que les Boers mettent à profit leur supériorité numérique temporaire pour pousser plus profondément au Natal, s'emparer de Durban, y interdire le débarquement des renforts arrivant d'Angleterre et pour, parallèlement, envahir la Colonie du Cap où ils pouvaient espérer rallier à leur cause la majorité de la population blanche. Quelques maigres troupes, prélevées sur la garnison du Cap, furent envoyées barrer les axes de pénétration au sud-ouest de l'Etat libre d'Orange, ainsi qu'à Mafeking à l'ouest du Transvaal. Dans l'esprit des Anglais, ce qui réussit d'ailleurs parfaitement, l'occupation de Mafeking devait permettre d'immobiliser de forts contingents boers qui, autrement, auraient été disponibles pour attaquer les colonies anglaises.

Si la mobilisation du Transvaal remontait au 28 septembre, le président Steyn de l'Etat libre d'Orange avait hésité à entrer en guerre pendant quelques semaines et empêché de ce fait une action rapide vers le Cap et Durban.

Les Boers décidèrent, dès l'expiration de leur ultimatum, de s'emparer des trois villes qui leur barraient la voie vers les colonies du Cap et du Natal et d'où ils pourraient enrayer l'avance des renforts anglais qui débarquaient à Durban et au Cap et qui, estimaient-ils, feraient ensuite mouvement sur Bloemfontein et Pretoria en

suisant les voies ferrées. Les sièges de Kimberley et de Mafeking commencèrent les 14 et 16 octobre 1899.

*
* *
*

Le 20 octobre, le général Symons, à la tête de 4000 hommes repoussa, au prix de lourdes pertes, 3000 Boers à Dundee à 70 km au nord de Ladysmith, mais le 21 octobre Dundee fut tournée par le Johannesburger Commando qui atteignit Elandsplaagte où il fut arrêté par le major général French. Entre-temps, le commandant en chef du Transvaal, Joubert, avait repris position près de Dundee le 22 octobre avec 10 000 hommes et un canon à longue portée, le «Long Tom». White, devant la force de l'ennemi, ordonna à la brigade du général Yule, qui avait succédé à Symons tué, de se retirer de nuit sur Ladysmith. White se trouva alors à la tête d'une garnison de 13 000 hommes dans une ville cernée par les Boers et coupée d'éventuels renforts anglais par la Tugela et les 25 km de collines, de gorges et de ravins qui la séparaient de Ladysmith. White aurait dû se retirer derrière la Tugela mais les déficiences de son service de renseignements ne lui permirent pas de réaliser qu'il avait maintenant devant lui 27 000 Boers disposant de 40 canons.

Le 29 octobre, White décida d'attaquer les positions boers au nord de la ville, à Pepworth Hill. Il engagea deux brigades, appuyées par l'artillerie et la cavalerie et, parallèlement, il confia la

mission au lieutenant-colonel Carleton de gagner, la nuit, avec deux bataillons et une batterie, une position au nord de Pepworth Hill pour empêcher toute retraite boer. L'opération se solda par un désastre pour les Anglais parce que les Boers, à la différence des Britanniques, disposaient d'un excellent service de renseignements et ils étaient beaucoup plus mobiles qu'eux car leurs commandos étaient tous montés. Ayant repéré les mouvements de leurs adversaires, les Boers changèrent de position et tombèrent dans le flanc des colonnes anglaises. Celles-ci perdirent 1272 hommes et se retirèrent dans Ladysmith. White et ses troupes étaient désormais bloqués dans la ville.

Les Boers décidèrent, après un bref raid à l'intérieur du Natal, de fortifier la rive nord de la Tugela pour empêcher une contre-attaque britannique sur Ladysmith. A fin novembre, 5000 hommes appuyés par 10 canons de campagne étaient solidement installés.

*
* *

Le général Buller, qui était arrivé au Cap et que rejoignaient peu à peu les premiers éléments du corps d'armée, scinda ses forces en deux: d'une part, les éléments devant renforcer les verrous au sud-ouest de l'Etat libre d'Orange, qui empêchaient les incursions boers vers le Cap, et qui seraient prêts ensuite à dégager Kimberley et à faire mouvement sur Bloemfontein;

d'autre part, le gros des troupes devant, sous son commandement, gagner le Natal, y délivrer Ladysmith dans une première phase et être à disposition dans un deuxième temps pour remonter vers le Transvaal. Buller, le 16 novembre, ne disposait que du tiers de son corps d'armée dont l'envoi était retardé par des problèmes d'intendance. Il n'avait que peu de troupes montées et manquait d'un état-major structuré. Il voulait toutefois agir rapidement.

Au début décembre, les unités avaient atteint leurs bases de départ. Elles allaient subir les 10, 11 et 15 décembre une série de défaites qui stupéfieraient l'Empire britannique et le monde. Cela commença le 10 décembre lorsque le général Gatacre perdit 696 hommes en voulant reprendre un nœud ferroviaire tenu par les Boers à Stornberg. La colonne britannique se perdit dans la nuit et se jeta contre les positions boers.

La défaite du lieutenant général Methuen et de ses 8000 hommes fut encore plus sévère à Magersfontein. Il avait pour mission de délivrer Kimberley, défendue par le colonel Kekewich, avec quelque 4600 hommes dont seulement 896 de troupes régulières, et assiégée par plusieurs milliers de Boers. Le plus grand problème de Methuen était de localiser les positions ennemies et d'assurer le ravitaillement de sa troupe malgré les déficiences de ses moyens de transport. Methuen remporta deux petites batailles, à Belmont le 23 novembre et à Graspan

le 25 novembre, avant de se trouver face à 3000 Boers disposant de 6 canons Krupp installés sur les rives de la Modder River et de la Riet River. Methuen réussit à forcer le passage et les commandos boers de Cronje, Prinsloo et de La Rey se replièrent sur Magersfontein où ils furent rejoints par d'autres détachements. En quelque 6 jours, avec l'aide de milliers d'Africains noirs, ils établirent un réseau de tranchées de 18 km au pied du Magersfontein sans que les Anglais, tenus à distance par les avant-postes boers, fussent à même de repérer leurs positions.

Le 10 décembre, un feu d'artillerie très puissant martela la crête de Magersfontein. Mais les Boers n'y étaient pas; ils attendaient leurs adversaires dans les tranchées qu'ils avaient fait creuser au pied de la colline. La brigade des Highland du général Wauchope reçut pour mission de s'emparer du terrain clé: le Magersfontein Hill. De nuit, avançant en un carré compact, les 4 bataillons parvinrent à quelques centaines de mètres des tranchées boers dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. Lorsque l'aube se leva, un feu d'enfer les cloua au sol. La brigade perdit 900 de ses 3500 soldats. Les autres ne durent leur salut qu'au feu de l'artillerie britannique qui permit leur dégagement.

Le désastre final, couronnant la Black Week comme elle allait être appelée, était réservé au général Buller lui-même qui avait atteint la Tugela et décidé de la franchir à Colenso bien

que le terrain, une fois la rivière passée, fût extrêmement difficile jusqu'à Ladysmith. Buller voulait cependant aller vite car il craignait la chute de la ville et la jonction avec les forces de White était plus facile à Colenso qui n'était éloigné que de 20 km de Ladysmith.

Le plan de Buller prévoyait que deux brigades établiraient chacune une tête de pont sur la Tugela. Deux autres brigades seraient gardées en réserve, alors que la cavalerie protégerait les flancs de l'attaque et que l'artillerie ouvrirait la bataille.

Le plan était simple, mais sa réalisation fut désastreuse. Le commandant de l'artillerie, le colonel Long, celui-là même qui, quelques semaines auparavant, avait envoyé un train blindé reconnaître les environs de Ladysmith et de ce fait permis la capture d'un correspondant de guerre nommé Winston Churchill, se porta en avant de toutes les troupes pour installer ses 18 canons à environ un kilomètre de la Tugela, en face d'un commando boer retranché et demeuré inobservé de l'exploration britannique, et qui ne put faire autrement que détruire les artilleurs de Long, privant ainsi Buller d'une partie de ses canons.

Pendant ce temps, la brigade du général Hart ne trouvait pas l'endroit du gué qu'elle devait franchir et s'engageait dans un terrain étroit entouré de trois côtés par une boucle de la rivière. Prise sous le feu boer, elle subit des pertes très importantes. Buller envoya une des brigades de

réserve la tirer d'affaire, alors que la brigade qui devait établir la deuxième tête de pont était utilisée pour dégager les artilleurs du colonel Long.

L'attaque avait échoué. Buller se retira après avoir subi des pertes de 1138 hommes. Complètement découragé (il venait d'apprendre les défaites de Stornberg et de Magersfontein), il héliographia un message à White lui demandant de détruire ses codes et de chercher à se rendre aux meilleures conditions. Ce message, auquel White ne donna pas suite, lui serait amèrement reproché plus tard par le War Office et la presse.

*
* *
*

Les défaites de la Black Week stupéfièrent la Grande-Bretagne, mais elles déclenchèrent une vague de patriotisme dans l'Empire. Une flambee de sentiments violemment anti-britanniques lui répondit dans toute l'Europe, en particulier en Allemagne et en Hollande.

La situation était grave pour la Grande-Bretagne. Ses meilleures troupes étaient tenues en échec par les miliciens de deux petites républiques. L'Europe se dressait contre elle, notamment l'Allemagne dont l'empereur venait d'obtenir le doublement de la flotte; l'Angleterre devait prouver qu'elle était à même de rétablir la situation, sinon son rôle de première puissance mondiale lui serait contesté. Le War Office décida de lever de

nouvelles troupes et d'envoyer 45 000 hommes en Afrique du Sud. Une partie de ceux-ci seraient des volontaires, car l'armée régulière ne pourrait plus assurer sa mission dans les possessions impériales si le Ministère de la guerre devait lui retirer de nouveaux régiments. Le field-marshal Lord Roberts reçut le commandement des troupes en Afrique du Sud; Buller conserva celui du Natal.

Les Boers avaient remporté d'éclatantes victoires, mais ils n'avaient pas réussi à s'emparer des villes devant lesquelles ils avaient mis le siège et leurs commandos restaient bloqués devant Mafeking, Kimberley et Ladysmith. Les chefs boers étaient conscients que le temps pressait et que les renforts anglais allaient bientôt marcher contre eux. Ils décidèrent de ne pas les attaquer pendant leurs mouvements vers le nord mais de s'opposer aux Anglais dans les positions qu'ils avaient fortifiées.

La reconquête anglaise

Lord Roberts et son chef d'état-major, Kitchener, disposaient de 5 divisions dont celle de cavalerie du major général French, soit 40 000 hommes et 100 canons.

Le field-marshal Lord Roberts était âgé de 67 ans. Il avait passé quarante et un ans aux Indes et avait été commandant en chef de sa légendaire armée. Il mesurait 1,55 mètre et était

l'un des meilleurs et des plus populaires généraux de l'Empire.

Diplomate-né, il cultivait avec soin les relations qui pouvaient lui être utiles et n'hésitait pas à faire publier des articles à sa gloire.

Kitchener avait 49 ans. Il avait vaincu en 1898 les Derviches à Omdurman. Protégé par une immense moustache, impassible, Kitchener était un nœud de contradictions. Brillant organisateur, son impuissance à déléguer mettait en danger ses plans. Son énergie et sa force de travail étaient contrebalancées par son arrogance et son insensibilité. Pourtant, plus tard, lors des négociations de paix, ce sera Kitchener qui comprendra le mieux ses adversaires et qui s'efforcera de ne pas les humilier par des exigences trop rigoureuses.

L'intention première de Roberts avait été de frapper à la tête de l'Etat libre d'Orange en marchant sur Bloemfontein avec toutes ses forces, mais le poids politique de Cecil Rhodes et sa menace de livrer Kimberley aux Boers si la ville n'était pas secourue promptement avaient contraint Roberts à fixer Kimberley comme premier objectif et à agir vite. Le 12 février, Roberts chargea French de délivrer la ville. La division de celui-ci franchit la Riet River sans opposition et le 15 février, les sabres et les lances étincelant dans le soleil, French et ses hommes bousculèrent les lignes boers près d'Abons Dam dans ce qui fut l'une des dernières grandes charges de cavalerie. Le 17 février,

French entra sans résistance dans Kimberley. La rapidité de son mouvement avait épuisé ses chevaux et la mobilité de sa division s'en trouva grandement affectée. Les problèmes de ravitaillement de sa division, ainsi que ceux de l'armée de Roberts, qui ne cessaient de perturber son avance, allaient encore être aggravés par un raid boer sur les arrières des colonnes anglaises et la capture, à Waterwaal Drift, de 200 chariots de vivres et de munitions.

Les Boers qui assiégeaient Kimberley se retirèrent sous la conduite de Cronje, poursuivis mollement par French. Cronje n'aurait eu aucune peine à gagner Mafeking ou Bloemfontein mais il commit l'erreur capitale pour les Boers, dont la grande force résidait dans la mobilité, de se retrancher à Paardeberg Drift sur la Modder River avec 4000 hommes. Toute retraite lui était interdite car il pouvait facilement être encerclé. Deux divisions, sous le commandement de Kitchener, lui donnèrent l'assaut pendant trois jours au prix de lourdes pertes. Finalement, alors que les Anglais étaient prêts à lever le siège, Cronje, non conscient du fléchissement de l'ennemi, se rendit avec 4069 hommes. C'était la première grande défaite des Boers depuis le début de la guerre.

*

* * *

Au Natal, pendant ce temps, et ce malgré Lord Roberts qui lui avait

ordonné de rester sur la défensive, le général Buller continuait à vouloir franchir la Tugela. Une action boer contre les défenses sud de Ladysmith avait failli réussir et il semblait que la garnison de la ville ne pourrait plus tenir très longtemps.

Buller décida de traverser la Tugela à 35 km à l'ouest de Colenso en faisant un effort principal avec les deux tiers de son armée, sous le commandement du général Warren, à Trikhardt's Drift alors que lui-même attaquerait à Potgieters. Les deux éléments devaient ensuite pousser parallèlement à travers les collines et faire leur jonction au début de la plaine de Ladysmith. L'opération était complexe et elle exigeait une grande coordination, ce que Buller s'était interdit de faire en ne se donnant pas les moyens de superviser la manœuvre. Le mouvement démarra le 6 janvier 1900. Il fut très lent. Le 23 janvier, Warren, arrivé à Trikhardt's Drift, décida de s'emparer de Spion Kopje, la colline qui dominait le passage. L'attaque eut lieu dans la nuit du 24 au 25 janvier. Elle fut si confuse que les Anglais comme les Boers se retirèrent du sommet croyant qu'ils l'avaient perdu. Le général boer Botha se rendit cependant compte de la situation et réoccupa Spion Kopje. Buller avait de nouveau échoué et il ordonna le retrait de ses unités.

Le 5 février, Buller essaya à nouveau de passer la Tugela, cette fois à Vaalkranz. Pour la troisième fois, il fut repoussé. Ses officiers le surnommè-

rent le Ferryman de la Tugela. Mais Buller, s'il n'était pas un grand stratège, était obstiné et, le 12 février, il repartit à l'attaque. Cette fois à l'est de Colenso. Buller avait tiré certains enseignements de ses défaites et modifié la tactique d'engagement de ses troupes. Par une avance plus méthodique, un usage nouveau de l'artillerie qui n'ouvrait plus seulement la bataille, mais qui précédait de son feu l'avance de l'infanterie, ainsi que par une meilleure utilisation du terrain, Buller et ses troupes atteignirent la plaine de Ladysmith le 27 février. Ils pénétrèrent dans la ville le jour suivant. La défense de Ladysmith par White avait été peu glorieuse, mais celui-ci allait être considéré comme un héros par la Grande-Bretagne, alors que le général Buller, dont on retint surtout le télégramme malheureux qu'il avait envoyé à White pour lui conseiller de se rendre, fut blâmé pour sa conduite de la bataille de Ladysmith. C'est à propos de celle-ci que l'observateur allemand qui suivait les Britanniques avait proclamé: «Une armée de lions commandés par des ânes.»

*

* *

De son côté, Roberts entra, sans combat, dans Bloemfontein le 13 février 1900 après que les Boers eurent été battus à Poplar Grove le 7 février. Roberts était persuadé que la chute de la capitale de l'Etat libre d'Orange marquerait un tournant dans la guerre et que les Boers, démoralisés, dépose-

raient les armes. C'est ce qui le décida à décréter une amnistie pour tous les combattants qui se rendraient.

Roberts se trompait profondément. Il n'avait pas compris que la communauté boer était une société paysanne formée de citoyens pour qui l'indépendance était la première valeur et qui n'allaient pas cesser de combattre parce qu'un petit centre administratif était tombé. Le président Steyn pouvait continuer à exercer ses fonctions partout où son chariot le porterait.

Roberts ne reprit sa marche vers Pretoria que le 3 mars. Il avait dû donner le temps à son armée de récupérer et d'être rééquipée. Les déficiences de son système de transport avaient provoqué de grandes carences dans le ravitaillement des troupes et les défauts de l'organisation sanitaire militaire n'avaient pas permis de mettre un frein aux épidémies qui causèrent plus de morts dans l'armée que les combats eux-mêmes.

Parallèlement à sa marche vers le Transvaal, Roberts envoya une colonne mobile à la rescousse du colonel Baden-Powell bloqué à Mafeking depuis six mois et demi. Celui-ci, avec très peu de troupes, avait tenu tête à une armée de 8000 Boers grâce à une défense très imaginative et peu orthodoxe. Il avait même, oh sacrilège, armé la population noire, ce qui avait déclenché de vives protestations de ses adversaires pour qui la guerre devait rester une affaire entre Blancs seulement.

La délivrance de Mafeking par la

colonne mobile le 17 mai 1900 eut un retentissement énorme. Mafeking était devenu le symbole de l'esprit de résistance anglais et sa libération provoqua des débordements d'enthousiasme dans tout l'Empire.

Le gros des forces de Roberts parcourut le trajet Bloemfontein-Johannesburg en 26 jours. Sa progression n'avait rencontré que peu de résistance jusqu'aux abords de Johannesburg. Devant cette ville, les Boers s'étaient retranchés à Dornkoop et Ian Hamilton, protégé de Roberts et commandant l'une des trois colonnes de son armée, dut engager deux brigades pour forcer le passage.

Krause, le commandant boer de Johannesburg, obtint 24 heures pour se retirer de la ville avec son commando en échange de la promesse de ne pas détruire les mines d'or. Roberts entra dans la ville le 31 mai 1900. Poursuivant son avance, le field-marshal s'empara sans combat de Pretoria le 5 juin, et le 10 il força Botha et ses troupes, à la bataille de Diamond Hill, à quitter les environs de Pretoria pour se replier dans l'est du Transvaal.

*
* * *

Contrairement aux attentes de Roberts, la chute des capitales de l'Etat libre d'Orange et de la République du Transvaal ne mit pas fin à la guerre. Si les Boers avaient été ébranlés par la prise de Bloemfontein et de Pretoria, les présidents Steyn et Kruger avaient

su leur redonner courage. Des émissaires avaient été envoyés chercher du secours en Europe mais, à l'exception de chaleureuses réceptions, les Etats européens n'avaient rien donné.

Les Boers, après les grands sièges des villes et la guerre de position pour bloquer l'avance anglaise vers leurs républiques avaient, à la suite de leurs défaites, commencé à mener des actions rapides et très mobiles sur les arrières des lignes anglaises. Le général de Wet s'y était particulièrement illustré. Peu après la chute de Bloemfontein, il avait attaqué, à Sannah's Post, un point d'eau et défait le général Broadwood puis, au début juin, il avait détruit plusieurs convois anglais.

Roberts lança alors le général Hunter avec trois divisions aux trousses de De Wet qui avait été repéré dans le Brandwater Basin. Cet immense amphithéâtre à la frontière du Basutoland, entouré de montagnes, n'avait que 6 sorties. Hunter les bloqua et le 23 juillet il attaqua. Les Boers, privés de De Wet et du président Steyn, qui avaient pu s'enfuir par la seule issue demeurée ouverte quelques jours auparavant, se rendirent. Trois généraux et plus de 4000 hommes furent faits prisonniers.

40 000 Anglais continuèrent la chasse à de Wet, mais celui-ci réussit à quitter l'Etat libre d'Orange pour passer au Transvaal et y poursuivre sa lutte.

Roberts, s'étant rendu compte que la chute de Pretoria n'avait pas amené la capitulation boer, reprit son mouve-

ment vers l'est et fit sa jonction avec l'armée du général Buller qui remontait du Natal. Ensemble, le 27 août 1900, ils livrèrent à Botha et à ses 7000 hommes, à l'ouest de Machodorp, la dernière grande bataille de la guerre.

La défaite boer permit à Roberts de proclamer, le 25 octobre, l'annexion du Transvaal. Il confia le commandement des troupes à Kitchener et s'en retourna en Grande-Bretagne, persuadé que la guerre était finie, pour y être fêté en grand vainqueur, devenir commandant en chef de l'armée et recevoir 100 000 £ du Parlement.

Le président Kruger quitta l'Afrique du Sud pour l'Europe où il fut reçu triomphalement. Il chercha à y obtenir, sans succès, l'appui des gouvernements à sa cause et mourut en exil sur la Riviera vaudoise, en 1904.

La guerre de guérilla

Si les grandes batailles avaient pris fin, la guerre continuait et dans sa nouvelle forme elle allait beaucoup plus impliquer les civils.

Depuis la chute de Bloemfontein, les Boers avaient déjà commencé, notamment avec de Wet, à porter des coups sur les arrières des lignes anglaises avec des détachements très mobiles, mais leur stratégie principale était restée celle du combat retardateur. Dorénavant, leurs capitales occupées, ils allaient mener la guérilla avec des commandos isolés, frappant

les lignes de communications des Anglais, pénétrant en profondeur dans les colonies du Cap et du Natal et demeurant insaisissables.

Les Anglais, désarmés devant cet ennemi qui ne s'était pas rendu malgré ses défaites et qui les narguait, allaient réagir brutalement. Roberts, déjà, avait donné l'ordre informel à ses généraux de brûler un certain nombre de fermes boers lorsqu'il avait compris que sa politique d'amnistie restait sans résultat. Kitchener amplifia le mouvement et recourut bientôt à l'installation de camps de concentration dans lesquels les familles des combattants boers ainsi qu'une partie de leurs serviteurs noirs allaient être regroupés. Ces camps totalisèrent jusqu'à 100 000 Blancs et 25 000 Noirs. A cause des conditions sanitaires effroyables, les prisonniers moururent par milliers. L'Angleterre finit par s'en émuvoir et des mesures appropriées furent prises, mais ces camps restent aujourd'hui encore pour les Afrikaans le symbole de la férocité anglaise.

La stratégie de Kitchener pour combattre la guérilla reposait sur trois piliers. D'abord les camps: en y rassemblant les familles des combattants, il espérait priver ceux-ci d'une partie de leur soutien logistique. Paradoxalement, il déchargea les commandos du souci d'avoir à prendre soin de leurs proches, augmentant par là même leur liberté d'action.

Ensuite, Kitchener décida de restreindre les mouvements boers en établissant des réseaux de barbelés

reliant de petits bunkers, placés à deux kilomètres les uns des autres et comprenant des garnisons de 7 hommes. Le système débuta en janvier 1901 et, en mai 1902, il comprenait 8000 blockhaus et s'étendait sur 6000 km.

Enfin, Kitchener lança de grandes actions, les «drives», à l'intérieur des espaces clôturés où ses troupes, agissant comme rabatteurs, cherchaient à repousser les Boers contre les lignes fortifiées. Bien que cette tactique amenât un certain nombre de prisonniers, elle ne répondit pas aux espoirs que Kitchener avait placés en elle.

En dépit de tout cela, les commandos boers n'avaient pas désarmé et depuis la proclamation de l'annexion du Transvaal, ils avaient continué de porter des coups sévères aux Anglais dans l'ouest du Transvaal. Smuts, l'ancien procureur général du Transvaal et le futur premier ministre d'Afrique du Sud, avait même pénétré dans la Colonie du Cap avec un petit commando alors que Botha, autre futur premier ministre et l'un des meilleurs généraux boers, faisait mouvement sur le Natal. Mais les quelques succès qu'ils remportèrent ne purent cacher le fait que la pression anglaise augmentait. Depuis le début de la guerre, 3000 Boers avaient été tués, 15 000 avaient été faits prisonniers et déportés à Ceylan ou à Sainte-Hélène.

A fin octobre 1901, il restait trois centres principaux de résistance: de Wet et 2500 hommes dans le nord-est de l'Etat libre d'Orange; de La Rey et

2200 hommes au-delà du Magaliesberg et Botha avec 5000 hommes dans l'est du Transvaal.

Kitchener concentra ses efforts contre de Wet. Un grand «drive» fut déclenché en février mais de Wet, une nouvelle fois, échappa. De nouveaux «drives» eurent lieu mais les Boers conservaient leur force de frappe, de La Rey s'offrant même le luxe de forcer le lieutenant général Methuen à se rendre à Tweebosch. Pendant les chefs boers réalisaient qu'ils ne pourraient pas éternellement résister et ils craignaient aussi pour la survie de leurs familles que Kitchener commençait à libérer des camps et qui ne pouvaient souvent pas regagner les fermes que les Anglais avaient brûlées. Elles se trouvaient démunies dans un territoire où, les Boers commencent à le penser, les tribus noires pourraient redevenir dangereuses. Enfin, beaucoup d'habitants boers des territoires occupés par les Anglais ne comprenaient plus les raisons de la poursuite de la lutte et certains d'entre eux, parmi lesquels le propre frère de De Wet, avaient rejoint les rangs anglais.

Les Boers se décidèrent à engager des pourparlers de paix. Une première tentative avait eu lieu en février mais la conférence de Middleburg avait avorté. Cette fois, les chefs boers, munis de sauf-conduits délivrés par Kitchener, se réunirent à Pretoria pour y débattre des conditions de la paix le 12 avril.

Le jour précédent, Ian Hamilton avait remporté une victoire impor-

tante à Rooiwal contre 1500 Boers qui, contrairement à leurs principes tactiques, avaient chargé les troupes anglaises retranchées.

Cette défaite, s'ajoutant aux autres difficultés des Boers, permit l'avance des pourparlers avec les Anglais. Ceux-ci se poursuivirent à Vereening en mai après que les négociateurs boers eurent consulté leurs troupes sur les conditions de paix.

*
* * *

La paix fut signée le 31 mai 1902. Les Boers perdaient leur indépendance, mais les Anglais s'engageaient à redonner une certaine autonomie au Transvaal et à la province d'Orange «aussitôt que les conditions le permettraient». En outre, une amnistie, sauf pour crimes de guerre, était décrétée, l'africaan était reconnu dans les écoles et les cours de justice, et des prêts anglais étaient consentis aux Boers pour la reconstruction de leurs fermes. Et surtout, les Anglais n'accordaient aucun droit supplémentaire à la population noire, ce qui était une exigence fondamentale des Boers.

*
* * *

La guerre avait causé d'innombrables destructions. Elle avait coûté 200 millions de livres à la Grande-Bretagne et fait plus de 100 000 tués ou blessés parmi les 450 000 hommes des

troupes impériales qui avaient combattu en Afrique du Sud. Plus de 7000 combattants boers avaient péri. 20 000 personnes étaient mortes dans les camps de Kitchener et plusieurs millions de têtes de bétail avaient perdu la vie.

Les Anglais avaient remporté la victoire, mais elle était coûteuse. Ils avaient été tenus en échec par deux petites républiques et leurs faiblesses avaient été étalées au grand jour.

*
* *
*

V: Les caractéristiques de la guerre

La guerre des Boers comprend à la fois des traits relevant des campagnes coloniales menées par l'armée de la reine Victoria au XIX^e siècle contre des peuplades primitives et mal équipées et certains caractères des conflits du XX^e siècle.

Je me propose de considérer trois aspects de la guerre d'Afrique du Sud: le domaine militaire, le rôle des civils et celui de la population noire.

Les aspects militaires

On a dit de l'armée victorienne qu'elle était prête à tout, sauf à la guerre. Il est vrai que si, depuis Waterloo, les Anglais n'avaient pas, sauf en Crimée, mené de grands combats, ils n'avaient cessé de livrer batailles, dans tous les coins de leur

Empire, à des peuplades et des tribus mal préparées à leur résister. Ces luttes n'avaient été en général que peu sanglantes et il n'y avait eu, depuis 1857, que deux campagnes où les troupes impériales avaient perdu plus de cent des leurs.

L'armée britannique n'était, par la mission qui lui était confiée, pas apte à conduire une grande guerre et son organisation, comme sa préparation, étaient axées sur des expéditions brèves n'engageant, la plupart du temps, que des forces peu importantes. Les corps expéditionnaires rassemblaient de façon hétéroclite les différentes unités disponibles du moment et le commandant en chef s'entourait, en guise d'état-major, d'un ou deux aides de camp et de quelques officiers dont les seules qualifications tenaient souvent à leurs titres de noblesse et à leurs relations. Si celles-ci n'offraient pas de grands avantages sur les champs de bataille, il n'en était pas de même pour la suite de la carrière du commandant en chef.

Cette façon de procéder explique les lacunes que l'on constate dans l'organisation du commandement, dans la coordination des opérations et dans la collaboration des différentes armes. Ces difficultés étaient encore accrues par le fait que l'Angleterre restait, à la fin du XIX^e siècle, la dernière grande nation à ne pas avoir d'état-major général.

Les conséquences qui découlaient de cette situation étaient graves. Dans le domaine de la conduite tout

d'abord : les généraux avaient souvent le plus grand mal à coordonner leurs actions car ils manquaient des structures nécessaires à cet effet. S'ils avaient été habitués à déplacer des troupes, ils l'étaient moins à les engager dans des opérations complexes. Sur la Tugela, Buller avait échoué parce qu'il avait négligé de mettre en place les moyens qui lui auraient permis de contrôler l'attaque et d'influencer son déroulement. A Paardeberg, Kitchener avait mis en péril le plan du général Kelly-Kenny en décidant de prendre en main les choses à la dernière minute et en voulant tout régler personnellement. Ce n'était pas là des exemples isolés mais bien une des caractéristiques d'une armée où les généraux estimaient plus glorieux de se porter à la tête de leurs troupes, et souvent de s'y faire tuer, que de rester à leur poste de commandement pour coordonner les manœuvres.

La logistique présentait aussi d'importantes faiblesses.

Les problèmes de mobilisation et de transport au début de la guerre avaient retardé l'envoi du corps d'armée de Buller parce que le War Office avait été incapable de rassembler et d'équiper rapidement les régiments de la force expéditionnaire. La remonte avait ultérieurement eu toutes les peines du monde à fournir en chevaux la réserve et les volontaires auxquels il avait fallu recourir.

Les difficultés de l'organisation des transports et du soutien gênèrent considérablement les mouvements des

colonnes britanniques pendant toute la guerre. Lord Roberts et Kitchener contribuèrent à les accroître lorsqu'ils décidèrent de modifier le système de soutien, jusqu'alors décentralisé au niveau des bataillons, pour créer des colonnes de soutien à l'échelon des brigades. Ce mode de faire dut être abandonné par la suite, mais les Anglais ne purent réellement résoudre leurs problèmes de ravitaillement qu'en acheminant les vivres et les munitions par le réseau ferroviaire sud-africain.

Le service sanitaire se révéla aussi au-dessous de tout et ses carences expliquent les pertes très élevées dues à la maladie et aux épidémies comme la mortalité effroyable des camps de concentration. Un médecin volontaire déclara d'ailleurs que les instruments médicaux dont il disposait auraient été plus dignes de figurer dans un musée qu'à soigner des blessés.

Quant au domaine tactique, les premières et sévères défaites de l'armée britannique doivent être attribuées aux méthodes utilisées avec succès contre des adversaires primitifs et mal armés, mais inopérantes en face d'un ennemi disposant de fusils modernes, mobile et sachant utiliser le terrain. La tactique réglementaire anglaise correspondait à une pièce en trois actes : l'artillerie ouvrait le feu au premier ; l'infanterie attaquait en lignes serrées et à la baïonnette au second ; la cavalerie sabrait et transperçait de ses lances l'ennemi qui, la tradition le voulait, s'enfuyait au final

devant les troupes impériales. Ce brillant spectacle de régiments, merveilleusement drillés et avançant au son de leurs musiques dans leurs uniformes rutilants (bien que dans la guerre des Boers l'armée, pour la première fois, portât des uniformes kaki), était parfait lorsque l'ennemi n'était armé que de sabres et de vieux mousquets mais, contre les Boers, cette façon de combattre devait finir dans le sang et l'humiliation.

Les Boers n'étaient pas des soldats professionnels, mais ils connaissaient admirablement leur terrain alors que les Anglais ne disposaient même pas de cartes géographiques fiables.

L'efficacité des Boers tenait en premier lieu aux Mauser dont ils se servaient avec adresse pour tenir à distance leurs adversaires et pour leur infliger de terribles pertes lorsque ceux-ci les chargeaient à l'arme blanche.

Au contraire des Britanniques, les Boers étaient tous montés et cette grande mobilité explique leur longue résistance à des troupes tellement supérieures en nombre mais que le manque de chevaux paralysait en grande partie.

La structure de l'armée boer, articulée en commandos indépendants et rapides, renforçait encore l'impression des Anglais d'avoir affaire à un ennemi insaisissable et pouvant frapper n'importe où, n'importe quand. Les Boers surent tirer parti de cette supériorité, mais ils démontrèrent aussi dans la première phase du conflit qu'ils pou-

vaient surprendre leurs adversaires dans une guerre de position.

Si la première arme du combattant boer était son fusil et la seconde son cheval, la troisième, moins noble mais tout aussi utile, se révéla être la pelle. Dans les grandes batailles de l'automne 1899, les citoyens du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange, inférieurs en nombre, défirent les Anglais parce qu'ils les combattirent de leurs tranchées. A Magersfontein et à Colenso, ils les surprirent complètement parce qu'ils s'étaient retranchés au pied des collines et non, comme les Anglais s'y attendaient, sur leurs sommets. Le feu d'artillerie britannique qui les avait balayés n'avait eu aucun effet sur les Boers qui, retranchés plus bas et cachés à la vue des Anglais, les avaient décimés lorsqu'ils s'étaient avancés.

Les Boers avaient cependant aussi leurs faiblesses: leurs commandos, souvent indisciplinés, lâchèrent plus d'une fois pied très rapidement dans les combats. Les commandants n'avaient que leur personnalité pour s'imposer et parfois les combattants rentraient chez eux à la veille d'une bataille parce qu'ils estimaient que les travaux de leurs fermes ne pouvaient plus attendre. La démocratie qui régnait au sein des commandos empêchait une conduite stratégique cohérente et les généraux boers ne surent jamais exploiter leurs succès tactiques.

Les Boers ne réussirent jamais à s'emparer des villes devant lesquelles ils avaient mis le siège et immobilisèrent devant Ladysmith, Kimberley et

Mafeking des unités qui leur auraient été plus utiles pour attaquer les lourdes colonnes anglaises qui progressaient vers les Républiques du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange.

Peu à peu, les Anglais, comme ils le faisaient toujours, commencèrent à tirer les leçons de leurs défaites: Buller, sur la Tugela, apprit à coordonner le feu de l'artillerie et les mouvements de ses troupes; il apprit aussi à s'écarter des formations du règlement pour mieux utiliser le terrain, à supprimer l'ordre compact et à ne plus compter seulement sur les charges à la baïonnette. Les colonnes anglaises devinrent plus mobiles et les officiers comprirent qu'ils devaient alléger l'équipement de leurs hommes et réduire leurs bagages personnels. Certains étaient partis à la guerre avec leur piano; d'autres, comme le major Haig, futur commandant en chef des troupes britanniques pendant la guerre de 14-18 et qui était suivi d'un chameau chargé de caisses de champagne durant la campagne du Soudan, avaient leur cave particulière. Winston Churchill, s'embarquant pour l'Afrique du Sud comme correspondant de guerre, avait emmené 32 bouteilles de vin d'Ay sec 1877, 18 bouteilles de saint-émilion, 10 de scotch de dix ans d'âge, une douzaine de bouteilles de cordial au citron vert de rose, 6 bouteilles de porto blanc, 6 vermouths français et 6 eaux-de-vie de 1866. Graduellement, cependant, les Britanniques se mirent à lutter à armes égales avec leurs adversaires et, dès ce moment, leur

supériorité numérique joua pleinement.

La population civile dans la guerre

La guerre des Boers appartient au XX^e siècle par le rôle que les civils y ont joué.

Le premier aspect de cette affirmation a trait à l'importance de l'opinion publique comme moyen de pression sur le gouvernement. Lorsque Milner voulut la guerre et que le cabinet britannique ne montra pas un enthousiasme considérable pour la déclencher, le haut-commissaire en Afrique du Sud utilisa toutes ses relations dans la presse, et elles étaient nombreuses, pour amener celle-ci à faire campagne en faveur de ses thèses auprès du public. A la même époque, en Allemagne, l'amiral Tirpitz faisait de même pour convaincre les Allemands et le Parlement de la nécessité de doubler la flotte.

L'alphabétisation du public, nouvelle par rapport aux conflits précédents, explique aussi l'immense retentissement des combats d'Afrique du Sud, tant en Grande-Bretagne que dans l'Empire et sur le continent européen. Les nouvelles parvenaient rapidement dans les capitales grâce au télégraphe et, pour la première fois, une armée était suivie par une importante cohorte de correspondants de guerre parmi lesquels on comptait même des opérateurs de cinéma. Les défaites de la Black Week provoquèrent la consternation de l'opinion

publique anglaise et les libérations de Kimberley, de Ladysmith, et surtout de Mafeking, déclenchèrent des vagues d'enthousiasme.

Bien que le courant opposé à la guerre ne fût pas très important en Grande-Bretagne et qu'il demeurât impopulaire, le Gouvernement britannique fut toujours très attentif à l'humeur de l'opinion et il est certain que si cette dernière avait exprimé une forte opposition à l'intervention en Afrique du Sud, il l'aurait prise en considération.

La modernité du conflit tient aussi à la volonté expresse des Anglais de réduire les combattants boers à travers leurs biens et leurs proches. Les fermes furent mises à feu, les familles concentrées dans des camps. Les populations civiles avaient toujours souffert de la guerre, mais ce fut la première fois que leur sort tint tant à des considérations stratégiques. Les civils étaient devenus l'un des pions de l'échiquier militaire.

Les Noirs dans la guerre

Il avait été entendu tacitement dès le début que la guerre serait une guerre entre Blancs et que, quel que fût le vainqueur, les droits des Noirs ne seraient pas étendus. Ce point fut parfaitement respecté dans les conditions de la paix.

Cependant, les Noirs jouèrent un rôle important parce que, par milliers, ils furent employés par les Boers pour creuser leurs tranchées, guider leurs

chariots, s'occuper de leur bétail et ce furent eux aussi qui, sous la férule implacable des femmes boers, assumèrent les travaux des champs jusqu'à ce que, souvent, ils se retrouvassent avec leurs maîtresses dans les camps de concentration.

Les deux adversaires utilisèrent les Noirs comme scouts, emplois dans lesquels ils firent merveille. Les Anglais allèrent jusqu'à les armer à Mafeking, provoquant les protestations véhémentes des Boers. Mais ce fut une exception. Le Gouvernement britannique repoussa même une demande de Kitchener qui désirait obtenir des régiments de cavalerie de l'armée des Indes en arguant que la guerre devait être faite uniquement par des troupes blanches.

Il peut paraître étonnant que les Noirs n'aient pas cherché à profiter des troubles pour reconquérir une partie de leur liberté et ce ne fut qu'au début de 1902 que les Boers commencèrent à craindre qu'ils puissent devenir dangereux pour eux. Ce facteur pesa considérablement dans l'accélération des pourparlers de paix.

*
* * *

Conclusion

La guerre des Boers et l'Afrique du Sud moderne

Les Anglais avaient gagné la guerre. Mais ils perdirent la paix. Quelques

années plus tard, les Boers avaient déjà, en raison de leur poids démographique supérieur, conquis une certaine prépondérance qu'ils transformèrent ensuite en domination politique stable. Celle-ci dure encore.

Que se serait-il passé s'il n'y avait pas eu de guerre? Peut-on supposer que les colonies du Cap et du Natal, sous l'influence anglaise, se seraient acheminées vers une politique raciale plus souple et que les républiques boers, malgré l'immigration étrangère provoquée par l'or et les diamants, auraient réussi à conserver leur caractère?

Ne doit-on penser que la fusion des colonies britanniques et des républiques boers, à la suite de la guerre, a permis aux Afrikaans, grâce à leur cohésion et à leur poids démographique supérieur à celui des Anglais, d'imprimer leur sceau sur tout le territoire de la nouvelle union alors qu'autrement les colonies anglaises auraient connu une évolution différente permettant le développement d'un autre modèle pour l'Afrique du Sud?

Peut-être!

Il n'en demeure pas moins que la guerre n'a amené aucune solution et que les blocages actuels, Blancs contre Noirs, Afrikaans contre Anglophones, ne sont que le reflet des conflits

qui, au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle, ont dressé les uns contre les autres les citoyens d'un empire et ceux de deux petites républiques sur une terre dont la plupart des habitants ne participaient même pas à leurs querelles et dont les descendants, aujourd'hui, représentent le seul élément incontournable d'une solution générale.

Souhaitons, bientôt cent ans après la guerre des Boers, que l'Afrique du Sud ne connaisse pas le déclenchement d'un nouveau conflit dont les conséquences seraient incomparablement plus graves que celles de la dernière guerre coloniale du XIX^e siècle.

P. A.

Bibliographie

- *Good Bye Dolly Gray, The Story of the Boer War* Rayne Kruger, London 1949.
- *Histoire des relations internationales*, tome VI, Pierre Renouvin, Paris 1955.
- *Pax Britannica*, James Morris, London 1968.
- *The Boer War*, Thomas Packenham, New York 1979.
- *The South African War*, Peter Warwick, London 1980.
- *For Queen and Country*, Byron Farwell, New York 1981.
- *Winston Churchill I*, William Manchester, éd. française, Paris 1985.